

LE FRANÇAIS-POUBELLE

Un ami professeur m'a confié qu'il se désole de la pauvreté du français des étudiants francophones d'ici qui éprouvent, aux études supérieures, de grandes difficultés à structurer leur pensée, à mener une argumentation claire et nuancée, faute de bien connaître leur langue. « Une Iranienne, me dit-il, dont le français n'est pas la langue maternelle, m'a fait part de son étonnement à ce sujet, elle qui s'exprime, à l'oral comme à l'écrit, dans un français irréprochable. »

Verra-t-on un jour les immigrants instruits donner des leçons de français aux Québécois, dont la langue truffée d'anglicismes et d'impropriétés s'abâtardit rapidement? Il suffit, pour s'en convaincre, d'écouter la langue parlée dans les émissions de variétés à la télévision, au bureau ou dans les lieux publics.

En québécois, il n'y a plus que des *racks*, des « *drills* », des *spots*, des *rushs*, des *lifts*, des « faire sûr », des *rims* et des « chars » qui « *crash* » ou des taxis qu'il faut « *caller* ». Désolant... Succès populaire de Taxi 22. « C'est *cool* », « c'est capotant », « c'est tripant ». Voilà ce qu'on entendait dans la bouche des jeunes athlètes interviewés lors des derniers Jeux du Québec tenus à Gatineau. Carence évidente de vocabulaire. « C'est mon chum » est vague à souhait : Parle-t-on d'un ami, d'un petit ami, d'une connaissance, de son mari? Le contexte n'est pas toujours éclairant.

Quand on manque de vocabulaire, on nage dans l'imprécision et l'imprécision est source de confusion et de malentendus. Tous les traducteurs professionnels le savent d'expérience.

La ville de Repentigny a soulevé une vive polémique lors d'une campagne de sécurité routière en conseillant aux automobilistes : « slaquer la pédale ». Navrant. Plus navrant encore de lire dans Antidote, pourtant un excellent logiciel de correction grammaticale et d'aide à la rédaction : « Le verbe *slaquer* (« congédier », « desserrer », « relâcher » ou « ralentir ») constitue une expression familière et particulière au Québec. »

Quoi qu'en pensent les auteurs d'Antidote, le verbe « slaquer » est un anglicisme. Il faut appeler un chat un chat. À ce compte-là, il faudrait aussi, en toute logique, « nationaliser » les hybrides « checker », « pitcher », « shaker », « cruiser », « braker » et combien d'autres, plus courants encore que « slaquer »¹. Et tant qu'à y être, pourquoi ne pas élire l'ineffable Rogatien de Taxi 22 à l'Académie des lettres du Québec, puisqu'il contribue à enrichir la langue québécoise?

Quand on ne sait plus reconnaître un anglicisme, de deux choses l'une : ou on ne connaît plus sa langue ou on cède à la facilité en abdiquant devant la médiocrité.

Il ne faut pas lancer la pierre à notre système d'éducation, car il n'est pas toujours en cause. Je m'interroge, néanmoins, sur le fait qu'un futur enseignant sur deux dans les Facultés d'éducation échoue au test de français requis pour l'obtention de leur diplôme. Inquiétant.

Les publicitaires et les humoristes au Québec ont tendance à ratisser le plus large possible afin de rejoindre le public qu'ils croient, à tort, inculte, ignare et grossier. Le populisme, que Pierre Foglia qualifie d'« intégrisme démocratique » et qui verse facilement dans la vulgarité a la cote et s'accompagne souvent d'un relâchement dans la manière de communiquer. S'exprimer dans une langue simple et correcte est vu comme une forme d'élitisme. « *Caller un taxi* » c'est tellement plus *cool* qu'« appeler un taxi », « prendre un *brake* » au lieu d'une « faire une pause »

¹ Les mots *caller*, *chum*, *checker* et *cool* portent aussi la mention « Québec/familier » dans Antidote.

tellement plus « capotant ». Ce conformisme qui consiste à s'abaisser au niveau le plus bas est une forme de snobisme à rebours. Quand on cherche à tout prix à faire « populo », c'est qu'on manque d'assurance en soi. La honte de parler correctement en est la manifestation la plus évidente.

Le laisser-aller, hélas, vient de haut. J'en veux pour preuve ces deux professeurs de l'Université Laval, dont un ancien publicitaire (faut-il s'en étonner?), qui ont traduit la Bible en joual dans les années 1990. Sous prétexte que sans une version joual les Québécois sont incapables de comprendre ce livre, nos deux compères ont produit une traduction pour débiles mentaux. Exemple : « Judas arrive avec l'armée : "OK d'abord, dit Jésus à sa gang, continuez de dormir, je suis fait." ». La journaliste de *La Presse* Lysiane Gagnon avait dénoncé avec vigueur ce mépris du peuple.

Autre exemple : Ce médecin qui, dans une intervention publique, a balancé à la face de ses auditeurs plusieurs « ça me fait chier » et « on n'est pas des *croseurs* ». Une telle richesse de vocabulaire dans la bouche d'un professionnel de la santé nous laisse pantois!

Quand on ne distingue plus les registres de langue et qu'on parle comme un charretier, on n'a plus le moindre respect de ses interlocuteurs. La langue révèle qui nous sommes mais aussi notre attitude envers les autres, la considération que nous leur portons. Avez-vous déjà qualifié quelqu'un de « voyou », d'« incompetent », de « parrain » ou de « tête de slinky »? On a vu dans l'actualité les vives réactions d'indignation que ces qualificatifs ont suscités.

En propageant le français-poubelle que certains considèrent abusivement comme la langue québécoise, bon nombre de publicitaires, d'humoristes, de comédiens, de cinéastes, de chanteurs et même de professionnels contribuent plus que d'autres en raison de leur exposition médiatique à la dégradation de la langue française parlée au Québec. On s'étonne que les francophones à l'étranger nous comprennent de moins en moins et on lance des hauts cris s'ils ont le malheur de sous-titrer nos films. Le Québec veut-il encore faire partie de la francophonie, oui ou non?